

Zeitschrift: Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles
Herausgeber: Cercle vaudois de généalogie
Band: 27 (2014)

Artikel: Les Loup de Chine : l'épopée d'une famille de pionniers suisses entre horlogerie et antiquités
Autor: Niklès van Osselt, Estelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1085161>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Loup de Chine : l'épopée d'une famille de pionniers suisses entre horlogerie et antiquités

Estelle Niklès van Osselt

L'article suivant, initialement publié en anglais dans une revue spécialisée en arts asiatiques, est le fruit d'une recherche menée « un peu par hasard » sur la provenance d'antiquités conservées à la Fondation Baur, Musée des arts d'Extrême-Orient de Genève. Cet article est suivi d'une notice généalogique et héraldique sur la famille Loup entre Rougemont, le Val de Travers et la Chine⁴⁴.

L'énigmatique Gustave Loup

« Gustave Loup » est un nom qui revient souvent dans les archives de la Fondation Baur. Il est à l'origine de nombreuses pièces chinoises acquises par Alfred Baur (1865-1951) pour ses collections⁴⁵. Des cristaux, agates, jades, cloisonnés, émaux, laques, porcelaines, un imposant lot de flacons à tabac ainsi que la majorité des robes impériales et textiles de soie brodée, aujourd'hui conservés au musée, ont été acheminés dans nos contrées par ses soins.

Grand connaisseur de montres anciennes (dont il possédait une impressionnante collection), propriétaire



Bol avec couvercle à motif de toupayes parmi des raisins, agate grise et brune, fin de la dynastie Qing, vers 1850-1920.
Collections Baur, acquis auprès de Gustave Loup en 1925.
Photographie Marian Gérard.

⁴⁴ Réalisée en collaboration avec Pierre-Yves Favez et Loïc Rochat, 2014.

⁴⁵ Alfred Baur est un entrepreneur d'origine zurichoise qui fit fortune au Sri Lanka. À son retour en Suisse au début du xx^e siècle, il se découvrit une passion pour les arts de la Chine et du Japon. Peu avant sa mort, il fit l'acquisition d'un hôtel particulier genevois pour y abriter ses collections, aujourd'hui placées sous l'égide d'une fondation.



Tianjin, ville chinoise. Carte postale, vers 1913.
Collection privée.

d'un commerce d'antiquités chinoises, la figure de ce Genevois d'adoption demeurait cependant bien mystérieuse. Quelques coupures de journaux retrouvées, mentionnant une médaille de guerre reçue de la reine Victoria (1904) ou traitant de ses précieux garde-temps et de leur exposition à Genève et ailleurs (1904-1905, 1919, 1920, 1921, 1934, 1942); une mise en faillite, par la suite révoquée (1938); son brusque décès à l'âge de 85 ans, alors qu'il était à table dans une brasserie de la place (1961); un avis mortuaire, puis une vente aux enchères de ses biens (1961), semblaient être les seules traces laissées par ce curieux personnage, resté

sans descendance. Or, une véritable enquête va révéler un homme au caractère affirmé, téméraire, passionné et bon vivant. Sa pittoresque existence, ballottée entre la Chine et la Suisse à une époque où les tumultes diplomatiques rendent les voyages périlleux, ressemble à un roman d'aventure.

La vie de Gustave Loup commence en 1876, dans les cossus quartiers de la concession française de Tianjin. Il naît au sein d'une famille de commerçants suisses, versés dans le domaine de l'horlogerie et dont l'histoire s'inscrit dans les pas des pionniers partis à la conquête du Céleste Empire aux XIX^e et XX^e siècles.



Famille Loup en 1890, les parents Pierre et Adèle sont entourés de leurs trois fils Albert, Bernard et Gustave. Collection privée.

Premiers pas en terre chinoise

Pendant longtemps les Occidentaux étaient restés aux portes de l'Empire chinois qui ne voyait dans leur arrivée qu'un désagrément sans intérêt. L'île de Macao, réquisitionnée par les Portugais dès le XVI^e siècle, servait de strapontin commercial entre l'Europe et l'Asie. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, las de l'insistance des étrangers, l'État chinois tolère leur intrusion



Éventail plié avec vues des ports de Macao, Canton et Hong Kong, Canton vers 1850, papier peint à la gouache sur monture en bois de santal. Fondation Baur, Donation Patricia Gorokhoff 2011. Photographie Marian Gérard.

à Canton. Un territoire restreint et encaissé, délimité par les murs de la ville chinoise d'une part et la Rivière aux Perles de l'autre, leur est finalement octroyé. Les Européens y sont strictement confinés. Leur négoce, leurs allées et venues et comportement sont placés sous le contrôle d'administrateurs impériaux. Baptisés « factoreries », les commerces occidentaux battent ainsi leur plein pendant près d'un siècle. Différentes nationalités se côtoient et les comptoirs prennent rapidement le nom des pays de provenance des marchandises qu'ils proposent. L'absence de femmes et d'enfants, interdits de séjour, rend la vie des résidents bien monotone. Une esplanade aménagée le long de la rivière, *The Square*, sert de lieu de rencontre aux négociants qui vivent dans une promiscuité souvent difficile à gérer. Les bâtiments, qui servent à la fois d'hôtel et de bureaux, abritent aussi des clubs à l'anglaise. Assez tardivement, une église s'y installe, un billard et une bibliothèque s'ouvrent, proposant des distractions supplémentaires, mais les promenades et les exercices



Shanghai, ville chinoise, fin XIX^e-début XX^e siècle.
Collection privée.

d'aviron demeurent les activités favorites des résidents. Le monopole de Canton ne durera qu'un temps, bientôt Hong Kong et Shanghai s'ouvriront également au commerce avec l'Occident.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, beaucoup d'Européens décident de partir tenter leur chance dans l'Empire du Milieu, qui attire désormais des agioteurs de tout poil. Le domaine de l'horlogerie, qui occupe alors une importante partie des transactions, fait l'objet d'une rude concurrence. De nombreuses manufactures européennes installent leur comptoir à Canton dans l'espoir d'y faire fortune. Les citoyens suisses, empêtrés dans des crises répétées qui s'abattent sur l'industrie horlogère, voient dans l'ouverture du marché chinois une opportunité inespérée. C'est dans ce contexte qu'apparaît, puis se développe, la production des fameuses montres « chinoises ». Contrairement à ce que suggère cet adjectif, il ne s'agit pas de pièces conçues en Chine mais de garde-temps manufacturés en Suisse, destinés au marché chinois. L'établissement de « montres chinoises » à Genève et dans la région du Val de Travers (canton de Neuchâtel), à Fleurier notamment, stimule l'économie locale et encourage le départ de nombreux aventuriers. C'est dans ce bouillonnant contexte que le clan des Loup fera ses premiers pas en terre chinoise.

Les tribulations d'Eugène Borel

L'épopée commence avec un certain Eugène Borel (1838-1887), fils d'instituteur neuchâtelois. En 1857, il quitte la Suisse pour la Chine « par la malle de l'Inde », afin d'entrer au service de la société horlogère Vaucher Frères. Le jeune homme de dix-neuf ans découvre Canton et ses environs, les yeux écarquillés. Il dépeint ce fabuleux pays à ses proches dans de longues lettres. Deux ans plus tard, un compatriote du nom de Pierre-Frédéric Loup (1840-1899) arrive à son tour dans la cité portuaire. Il a été employé pour l'épauler. Les deux hommes, qui affrontent désormais ensemble les

difficultés du quotidien en terre étrangère, se lieront d'amitié avant de devenir beaux-frères, dix ans plus tard.

Au moment du séjour d'Eugène Borel à Canton, les Européens conquièrent enfin, par la force, le droit de s'implanter en divers lieux stratégiques de l'Empire. La Chine, qui accepte volontiers de vendre ses produits à l'exportation, renâcle à la réciprocité, provoquant l'ire des Occidentaux qui se lancent dans le commerce lucratif de l'opium. La dépendance grandissante des Chinois à cette drogue déséquilibre la balance commerciale de l'Empire qui tente de riposter en multipliant les lois prohibitives et les saisies de marchandises illicites. La Chine est affaiblie par la contrebande, et les deux guerres qui s'ensuivent (1839-1842 et 1856-1860) se soldent en faveur des nations européennes. Les traités qui sont ratifiés leur offrent enfin l'accès tant convoité au vaste marché que représente le Céleste Empire. À contrecœur, la Chine ouvre ses portes et les « diables d'étrangers » s'installent progressivement dans certains ports, à Shanghai, dans les concessions de Tianjin ou les légations de Pékin. L'accueil que leur réserve la population indigène, souvent exploitée pour accomplir les basses besognes, est froid, voire même hostile. À plusieurs reprises lors des décennies qui suivront, cette méfiance sera attisée et instrumentalisée par diverses factions gouvernementales dans le but de se débarrasser définitivement de ces nouveaux venus, indésirables.

La suite des pérégrinations d'Eugène Borel en Chine illustre parfaitement cette tumultueuse période. De Canton, il part pour Shanghai, puis Pékin et Tianjin. Sa curiosité le pousse à voyager sans cesse pour explorer les divers lieux accessibles aux Occidentaux. Ses tribulations reflètent l'atmosphère tendue dans laquelle les étrangers évoluent. En 1860, de passage à Pékin peu après le sac du Palais d'été (perpétré par les troupes anglaises et françaises en représailles contre le pouvoir impérial qui ne veut pas transiger), Eugène récupère un magnifique vase cloisonné cabossé, jeté sur la chaussée. En 1868,



Vue de Môtiers dans le Val-de-Travers, patrie de la « montre chinoise », avec la maison familiale des Loup au premier plan, fin XIX^e siècle.

Collection privée.

suite à la faillite de la maison pour laquelle il travaille, Borel s'installe à Tianjin et fonde, avec un ami italien du nom de Teobaldo Sandri, son propre commerce. Après le négoce horloger, il s'essaie, pour un temps, à l'exportation de marchandises diverses dont des cocons de vers à soie. Probablement parti dans l'idée de prospecter pour de nouvelles affaires, Eugène figure parmi les premiers Européens à découvrir le Japon. Il y effectuera trois voyages en 1861, 1862 et 1869. Avant son dernier départ pour le Pays du Soleil levant, Henri-Victor Fontanier (1830-1870), alors consul de France en Chine, lui adresse une requête particulière: faire un détour par les hauteurs du Mont Taishan (province du Shandong), afin d'effectuer les estampages d'une série de stèles qui

lui ont été commandés par une importante institution française. Borel s'exécute mais ne pourra jamais livrer les précieux documents, puisqu'à son retour le diplomate fait partie des victimes du Massacre de Tianjin.

Dans cette ville, en 1870, la haine suscitée par les Occidentaux est à son comble. Un soulèvement populaire d'une violence inouïe mène les révoltés dans la concession française. Ces derniers trucident indifféremment, et de la manière la plus atroce, tous les Européens, hommes, femmes, religieuses, enfants, qui ont le malheur de croiser leur chemin. Cette fureur aveugle sème la terreur parmi les étrangers résidant en Chine qui dormiront pendant longtemps encore

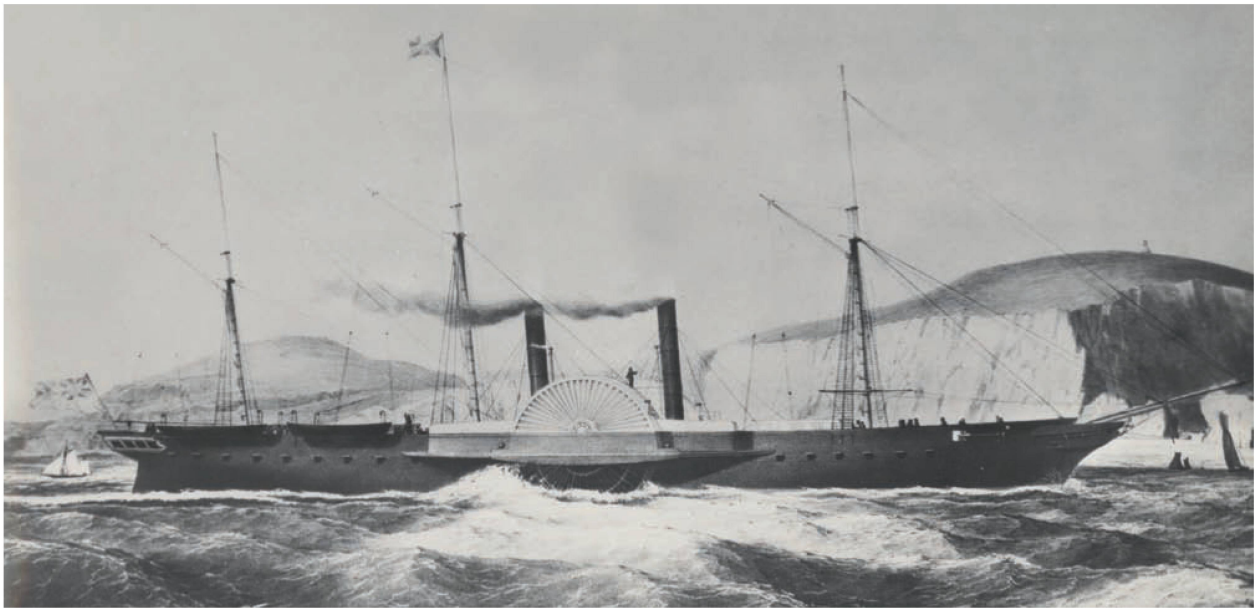
avec un fusil dans leur lit. Eugène, son frère Léopold (né en 1845) qui l'avait rejoint, ainsi que son associé, auront tous trois la chance d'en réchapper. Les deux premiers, dissimulés plusieurs jours, ravitaillés par leur *boy* chinois derrière la plaque foyère d'une cheminée d'angle et dans un panier à provisions, et le dernier, justement en voyage d'affaires dans une autre province. En 1871 Eugène Borel, épuisé, prend la décision de rentrer définitivement en Suisse. Avec le pécule durement accumulé, il achète le domaine de Vauroux sur Bevaix, dans le canton de Neuchâtel. Il prend Laure Loup, jeune sœur de Pierre (son ancien collaborateur de Canton), pour épouse et continuera le commerce avec la Chine depuis sa nouvelle retraite.

Pierre Loup, le patriarche

Originaire d'une famille vaudoise de Rougemont, installée dès le XVIII^e siècle à Môtiers dans le canton de Neuchâtel, Pierre est le fils aîné d'une fratrie de dix enfants.

C'est tout jeune homme à l'âge de dix-neuf ans qu'il s'embarque, lui aussi, pour l'Empire du Milieu.

Ses périples le mènent au bout du monde, ses passeports mentionnent les Indes, le Japon et la Chine, bien sûr, mais il se serait également rendu en Indochine, au temps des toutes premières interventions militaires françaises. Les albums familiaux offrent des clichés historiques, témoins notamment de passages par le canal de Suez, peu après son ouverture.



Pierre Loup embarque le 29 décembre 1859 à bord du S. S. Vectis de la Compagnie Peninsular & Oriental. Ce trois-mâts avec roues à aube faisait le voyage au départ de Marseille en passant par Malte et Corfou jusqu'à Alexandrie. Après rupture de charge, passagers et marchandises étaient rembarqués à Suez pour poursuivre jusqu'à Aden, Ceylan, Madras, Calcutta, Penang, Singapour, Hong Kong et Shanghai. Collection privée.



Pierre Loup en 1857, deux ans avant d'embarquer pour la Chine.
Photo d'après un daguerréotype. Collection privée.

Pendant près de quarante ans, Pierre vivra du négoce entre la Suisse et la Chine, sacrifiant tout à la réussite de son entreprise. L'existence est rude et les affaires impitoyables. Plusieurs fois il aura cependant le bonheur de rentrer chez lui. En 1865 tout d'abord, suite aux problèmes rencontrés par son premier employeur, il revient en terre helvétique pour sept ans. Fort heureusement absent lors du terrible Massacre de Tianjin,



Photo de classe de l'école St. Louis des frères Maristes à Tianjin vers 1893, on y reconnaît Gustave (dernier rang, 2^e depuis la gauche), Bernard (2^e rang, 3^e depuis la gauche) et Albert (dernier rang, 3^e depuis la droite).
Collection privée.

il repart tout de même pour l'Asie. Engagé comme négociant pour l'entreprise horlogère L. Vrad & Cie dans les villes de Shanghai, puis de Tianjin, Pierre reprendra l'affaire à son compte dès 1881. Il fera successivement venir deux de ses frères pour le seconder, ce qui lui permettra d'effectuer encore des allers et retours dans sa patrie d'origine. En 1875, Pierre rentre brièvement pour « raison de santé » et en profite pour épouser Adèle Latour (1845-1912). Le jeune couple réembarquera pour Tianjin la même année. Ils auront ensuite quatre fils, tous nés en Chine: l'aîné, Gustave, en 1876, Philippe en 1878, malheureusement décédé quelques mois plus tard, puis Albert et Bernard en 1879 et 1880, respectivement. Les enfants bénéficieront d'une éducation partagée entre le couvent des frères maristes de Tianjin, les écoles neuchâteloises, puis genevoises.



Jonque voguant sur la rivière Hai qui traverse Tianjin. Au second plan, sur la berge figure le fameux hôtel Astor, cœur de la concession britannique, fin XIX^e-début XX^e siècle. Collection privée.

En 1899, Pierre mourra en Chine, laissant la maison Vvard à la responsabilité de sa femme et de ses trois fils. La famille Loup, accablée par ce décès inattendu, n'aura cependant pas le temps de faire son deuil. En effet, les Occidentaux résidant à Tianjin sont à nouveau sur le point de traverser des heures difficiles.

La vie à Tianjin

Tianjin était une cité portuaire d'importance stratégique située à environ cent vingt kilomètres de Pékin (alors capitale impériale), idéalement placée sur les berges du fleuve Hai menant à la mer de Bohai, ainsi qu'à l'embouchure du Grand Canal reliant le fleuve Jaune au Yangzi.



Gordon Hall (Hôtel de Ville de Tianjin) avec vue sur le pavillon chinois du parc Victoria. L'histoire rapporte qu'une pancarte placée à l'entrée de la promenade précisait : « Interdit aux chiens et aux Chinois », fin XIX^e-début XX^e siècle. Collection privée.

À la suite des guerres de l'opium, les étrangers obtiennent le droit d'y établir des concessions extraterritoriales et entreprennent la construction d'un réseau de chemin de fer, destiné à faciliter le transport de passagers, de marchandises et de troupes armées. Les citoyens occidentaux vivent dans ces petites « colonies » exactement comme ils le feraient en Europe, protégés par leurs propres lois. Les commerces sont variés, les affaires

fructueuses. Les concessions offrent une vie politiquement précaire, mais financièrement confortable. La main-d'œuvre chinoise est exploitée, employée pour accomplir toutes sortes de travaux : des responsabilités du comprador (mot portugais, employé pour qualifier les intermédiaires chinois indispensables pour les affaires), des tâches domestiques aux coolies. L'architecture reflète la nationalité des expatriés, regroupés au sein des mêmes quartiers.



Aux environs de 1900, le Nouveau Club de Tianjin avec un pousse-pousse au premier plan.
Collection privée.

Les élégantes accompagnent régulièrement leurs époux aux bals organisés par les consulats de France, d'Autriche, d'Italie ou de Grande-Bretagne, où le champagne coule à flots.



Albert et May Loup en voiture devant leur maison de Tianjin baptisée « Villa Rougemont », début du xx^e siècle.
Collection privée.



Tianjin 1907, May Loup en calèche avec son cocher chinois se rendant à une réception.
Collection privée.

Les jours fériés, on assiste aux courses de chevaux dans l'hippodrome, on y parie, on joue au billard ou au tennis.



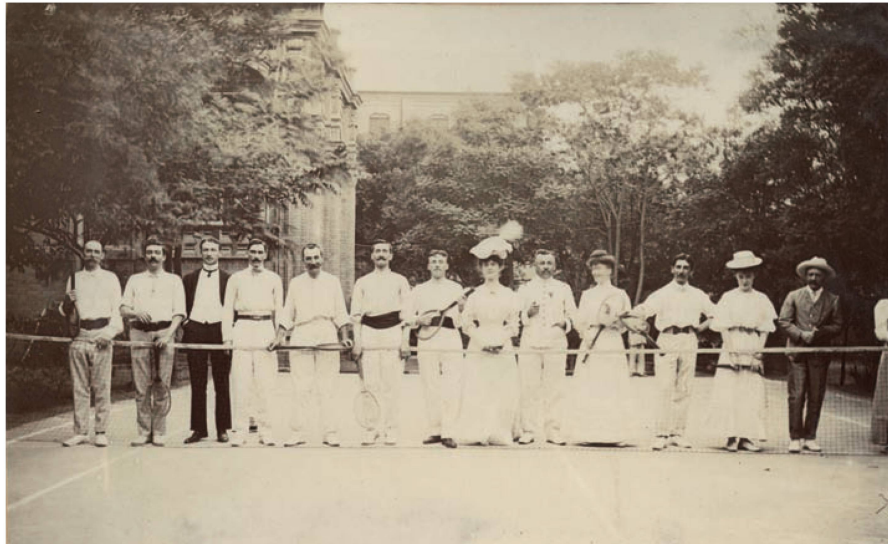
Les Loup aux courses, hippodrome de Tianjin, automne 1908.
Collection privée.



Salon de billard de la Villa Rougemont des Loup, Tianjin, début
du xx^e siècle.
Collection privée.



Vue panoramique de l'hippodrome de Tianjin, début du xx^e siècle.
Collection privée.



Afin de jouer au tennis, un filet est tendu sur la rue Saint-Louis de Tianjin, devant l'entreprise familiale Vrad, été 1907.
Collection privée.



1911, vacances familiales au Bungalow de Beidaihe.
Collection privée.

Le climat n'est pas clément, une envahissante poussière s'infiltré partout et la saison des pluies provoque régulièrement d'impressionnantes inondations. Pour fuir la suffocante chaleur estivale, on se retire avec ses proches dans les pavillons du bord de mer, à Beidaihe, Weihaiwei, Qinghuangdao ou dans les Collines de l'ouest.

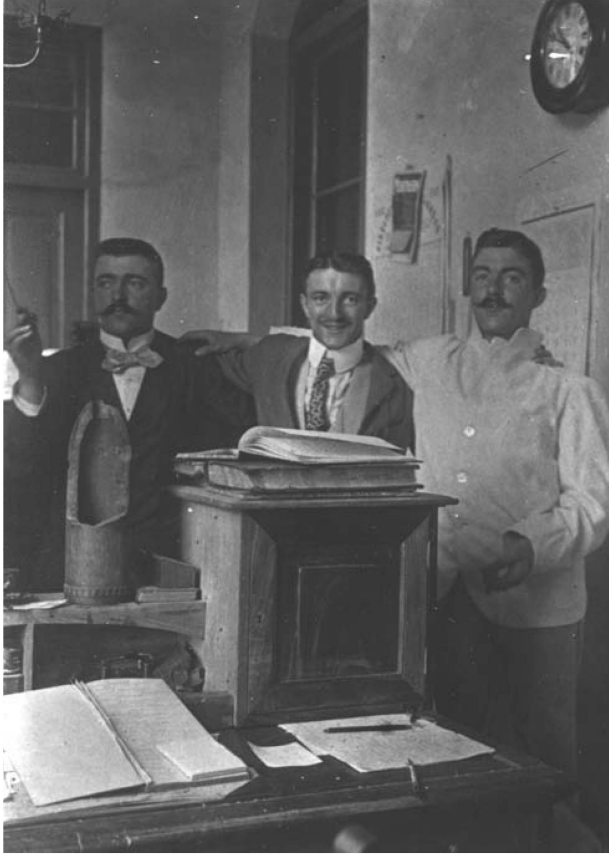
L'hiver, on brave le froid en s'emmitouflant dans les épaisses fourrures vendues par les Russes. L'existence est à la fois nostalgique – l'Europe est loin, les amis et la famille également – et pleine d'aventure. La Chine est une terre vierge qu'il faut dompter, mais les Chinois ne sont pas forcément consentants.

Au mois de mai 1900, la bonne société européenne de Chine se réunit avec faste en l'honneur des quatre-vingt-un printemps de la reine Victoria. Les conversations sont naturellement alimentées par de premières rumeurs sur les Boxers, de simples paysans insatisfaits de leur sort, quelque peu remuants mais aucunement inquiétants. Le petit monde artificiel des étrangers, convaincu de son bon droit, ne se doute pas qu'il est en fait pris au piège « *comme des poissons dans la poêle* », selon les dires de l'impératrice Cixi elle-même¹. La sécheresse qui dure depuis plusieurs années ainsi que des inondations à répétition étranglent la population qui rend les Occidentaux responsables de perturber le *fengshui* (ordre naturel). L'attitude dédaigneuse de ces derniers envers les Chinois, les missionnaires qui convertissent tous azimuts, la prise de nouveaux territoires par la force (notamment celui de Qingdao), achèvent de les accabler. La société secrète des « Poings de la justice et de la concorde » sort de l'ombre et trouve un écho favorable auprès du peuple et de certains hauts dignitaires qui entrevoient dans ses intentions belliqueuses un moyen de se défaire de l'emprise occidentale. La Cour,

quant à elle, demeurera toujours partagée sur le soutien à accorder à ces « sauveteurs providentiels ». Les Boxers, ainsi surnommés par les Européens, appartiennent à une secte qui enseigne la pratique d'un art martial supposé offrir des pouvoirs surnaturels. Leur soulèvement subit, au mois de juin 1900, prend les étrangers par surprise. Affolés, les Occidentaux trouvent à peine le temps de se retrancher dans leur quartier des légations à Pékin et des concessions de Tianjin. Des barricades faites de bric et de broc sont montées à la hâte, des vivres et de l'eau rationnés, des munitions improvisées ou récupérées de-ci de-là, des secours réclamés. Aucune mesure de sécurité n'avait été planifiée, jamais pareille situation n'avait été envisagée, malgré les nombreuses alertes vécues par le passé. Le siège sera long, chaotique, sanglant, et les pertes incalculables de part et d'autre. Les puissances étrangères réussiront finalement à s'extirper *in extremis* de ce catastrophique guépier. Les accords de paix péniblement négociés et signés servent, une fois encore, leurs intérêts. Ils consolident leur présence en Chine et prévoient des versements en réparation de la part de l'État; mais les stigmates laissés par cette révolution marqueront la fin de l'insouciance occidentale en Chine.

La famille Loup connaîtra, elle aussi, les affres de la révolte des Boxers. Suite au décès de son époux, à la fin de l'an 1899, Adèle avait éprouvé le besoin de retrouver les siens en Suisse, laissant son aîné Gustave, seul pour un temps, aux commandes de l'entreprise. Avant son départ, elle rappelle Bernard qui est en Europe pour venir l'aider. Ce dernier arrive en Chine au printemps 1900. Durant l'été, les deux frères se trouveront ensemble pris dans la tourmente, au sein de la ville de Tianjin. La cité sera délivrée la première du siège des rebelles par les troupes internationales arrivées par voie de mer, avant que les renforts ne s'organisent puis marchent sur Pékin. Gustave et Bernard se joindront aux forces alliées et recevront plus tard l'ordre de la

¹ Impératrice Cixi au Prince Tuan, 21 juin 1900.



Tianjin 1900, Gustave, Bernard et Albert posent fièrement chez Vnard autour de l'obus qui avait pénétré dans la société sans éclater lors du conflit des Boxers.

Collection privée.

Médaille de guerre chinoise avec agrafe « Délivrance de Pékin », pour service rendu à la nation britannique. À l'automne au mois d'octobre, Adèle écrit une lettre à sa belle-sœur Laure de Bevaix ; elle est sur le paquebot des Messageries Maritimes *Ernest-Simons* qui la ramène en Chine, accompagnée de son dernier fils, Albert. Ainsi au début du xx^e siècle, les trois frères réunis se trouvent à la

tête de la société familiale sous le regard bienveillant de leur mère. Soulagés par cet heureux épilogue, ils posent fièrement pour une photo autour d'un objet symbolique : un obus non éclaté qui avait, lors du conflit, pénétré par une fenêtre de l'entreprise Vnard.

Laidrich & Vnard, la maison familiale

La maison Laidrich & Vnard (également connue sous les appellations L. Vnard & Cie, L. Vnard, ou tout simplement Vnard), a été fondée en 1860 par Edouard Laidrich (décédé en 1869), en provenance de Fleurier, et son associé d'origine française, Ludovic Vnard (1833-1916). Principalement établie comme une société liée au commerce de montres suisses, représentant les marques Courvoisier Frères ou Bovet notamment, l'entreprise possède aussi une production chinoise du nom de *Hantali*, signifiant « la réussite qui se répand »². Par la suite, les sociétés Vnard du sud (Shanghai) et du nord (englobant Pékin et Tianjin) seront vendues séparément. Le siège du sud sera acquis par deux associés qui, après en avoir transformé la raison sociale, cesseront assez rapidement leur activité. Les succursales du nord seront rachetées en 1881 par Pierre Loup qui avait longtemps été directeur de ces établissements et saura transformer ces comptoirs en une entreprise familiale prospère.

De manière assez précoce, L. Vnard & Cie s'était taillé une solide réputation. La société vendait des produits horlogers d'origine suisse d'excellente qualité, des bijoux, des jumelles pour l'opéra, des lunettes ainsi que divers colifichets et articles de mode parisiens.

À ce titre, l'entreprise se trouve mentionnée dans les pages de romans de la fin de l'époque Qing (1644-1911), qui décrivent l'animation des nouveaux quartiers

² *Hantali* est la retranscription ancienne de *Hengdali* 亨達利.



Carte de visite des magasins L. Vrrard & C° de Shanghai, XIX^e siècle.
Collection privée.

chics de Shanghai où abondent les commerces occidentaux, dont les devantures, somptueusement agencées, attirent les badauds comme des papillons de nuit³. La maison fournit également le palais impérial. En 1893, « douze pièces en or de très grand luxe » avec fond émail piqué de solitaires, constellées de diamants, saphirs, émeraudes, rubis et pendants sertis de perles, sont livrées par la maison Courvoisier Frères de La Chaux-de-Fonds. Elles ont été commandées par Li Hongzhang (1823-1901), le vice-roi de Tianjin en personne, pour

être offertes à l'impératrice dans un écrin de soie jaune, lors du jubilé de ses soixante ans⁴. De précieuses montres de type savonnette, ainsi que des bijoux richement ouvragés y sont aussi régulièrement acquis par les innombrables concubines impériales. Toutefois, le véritable coup de maître des Loup pour tenir tête à la concurrence, a été d'assurer un suivi des ventes en établissant un atelier de réparation « avec des machines toutes modernes actionnées par l'électricité ».

En effet, les grandes disparités climatiques de l'Empire du Milieu avaient des répercussions désastreuses sur les

³ Il s'agit notamment des *Fleurs de Shanghai* (*Haishang hua liezhuan* 海上花列傳), datant de 1892, et rédigé par Han Bangqing 韩邦庆 (1856-1894), ou encore du *Rêve de prospérité à Shanghai* (*Haishang fanhua meng* 海上繁华梦) de Sun Yusheng 孫玉聲 (1864-1939), publié en 1898.

⁴ Li Hongzhang 李鴻章.



Tianjin, ateliers de réparation de la maison Vvard, fin XIX^e siècle-début XX^e siècle.
Musée régional d'histoire et d'artisanat du Val-de-Travers, Môtiers, Suisse.



Maison Vard de Tianjin en 1892. Des membres de la famille se sont installés sur le perron et aux fenêtres. Au-dessus du portail on peut lire «L. Vard Et Co». Collection privée.

mécanismes délicats. La poussière, l'humidité, la chaleur et le froid, tour à tour, faisaient subir les pires outrages aux meilleurs garde-temps. Ainsi, la maison Vard de Tianjin avait-elle conquis la confiance et la fidélité de sa clientèle.

À l'instar de ses nombreuses rivales, l'entreprise aux mains des Loup diversifie encore ses activités. Bien que

l'horlogerie demeure au centre du négoce, la famille fait appel à une vieille connaissance qui les approvisionne en fournitures de toutes sortes depuis la Suisse: Eugène Borel. Ce dernier effectuera des envois réguliers depuis son domaine de Vauroux à destination de Tianjin, jusqu'à ce qu'il soit emporté, dans la fleur de l'âge, en 1887. Les coupons d'assurance pour les risques



Salons de l'entreprise, Tianjin, probablement vers 1912.
Collection privée.

de transport, émis par la compagnie La Neuchâteloise, révèlent le contenu éclectique des marchandises placées dans les caisses : horlogerie, boîtes à musique, ressorts, fournitures et outils, bijouterie, coutellerie, instruments de mathématique, calorifères, parfumerie, fusils à vent, mais encore charcuterie, fromages, vins, cognac, eau de cerise, liqueurs en fûts et en caisse, linge de maison et bonneterie... Il est amusant de relever ici brièvement que le commerce d'import-export familial trouve très tôt des ramifications en Suisse. Léopold Borel, frère d'Eugène (de retour vers 1872), tient pendant un temps une échoppe portant son nom à Genève, installée rue du Mont-Blanc, proposant « *Chinoiseries, Japoneries, Marchand en gros de thés reçus directement de Chine...* »

Les boutiques Vvard, bien achalandées, proposent aussi à la vente des produits moins luxueux. Certaines lettres envoyées à Eugène commandent des pièces qui rencontrent plus de succès et qui ne proviennent pas toujours uniquement de Suisse... « *Les derniers coucous reçus ne se vendent pas jusqu'ici; à prix égal, les Chinois semblent préférer les coucous tourne-yeux. Les marines 30 heures et œil de bœuf 8 jours ne s'enlèvent pas non plus. Les trompettes seules sont écoulées; veuillez donc nous adresser au plus vite en une caisse si possible [...]* » Cette orientation commerciale s'accroît encore après la chute de la dynastie Qing en 1911. En effet, la clientèle impériale sera remplacée par les hommes influents de l'époque républicaine ainsi que les nouveaux riches, dont les goûts éclectiques dénotent une certaine inclination pour le clinquant.



Genève 1907, portrait de Gustave Loup.
Collection privée.

Au décès de leur père Pierre, les frères Loup de Chine reprendront le commerce Vrad dans sa diversité. Ils sauront non seulement faire fructifier les activités préexistantes, mais mettront, en plus, leurs différents intérêts et capacités au profit de la société. Bernard, au bénéfice d'un apprentissage de commerce, saisit véritablement les rennes de la maison. Albert, l'architecte, construira de riches demeures dont certaines figurent encore parmi les plus belles du patrimoine de la ville de Tianjin. Gustave lui, formé comme bijoutier-horloger, est celui qui mettra sur pied un véritable commerce d'antiquités entre la Chine et la Suisse. En outre, passionné, il constituera une impressionnante collection de montres



Tianjin, probablement 1884, les trois frères Gustave, Bernard et Albert avec leur boy chinois.
Collection privée.

occidentales anciennes rachetées aux Chinois, qui fera sensation à son retour et sera exposée à plusieurs reprises en terre helvétique.

Gustave Loup

Gustave Loup était un personnage fier, qui avait de la prestance et une belle moustache cirée en guidon.

Suisse né dans la concession française de Tianjin, il parlait et lisait couramment le français, l'anglais et le mandarin.

Son existence tout entière, partagée entre l'Asie et l'Europe, sera douce-amère. Il aimait employer la devise qui énonce que: «nul n'est prophète en son pays», mais personne n'a jamais songé à lui demander lequel considérait-il être sien... En outre, son éducation, partagée entre les deux continents, fera de lui un personnage à la fois complexe et attachant.

Dès son plus jeune âge, Gustave semble avoir manifesté un vif intérêt pour les affaires familiales, le bureau de son père était pour lui un antre mystérieux et plein d'attrait. L'horlogerie le fascinait, mais les curios, ou objets d'art chinois, faisaient aussi battre son cœur. Dans une lettre, il dit de lui-même: «*depuis tout jeune [...], j'ai eu la marotte des collections. J'ai commencé d'abord à dix ans, à collectionner les timbres postes, en Suisse, et également les coquillages vers les treize ans. Retourné en Chine en 1891, je collectionnais les papillons [...]. Puis en Chine également, vers la même époque jusqu'en 1894, je m'étais mis à collectionner les oiseaux du Nord de la Chine [...]. Ce n'est qu'à partir de 1902, que j'ai commencé à me lancer dans les antiquités chinoises vu le choix à l'époque. C'est à cette époque également que j'ai commencé à collectionner les montres et les tabatières émaillées anciennes [...]. J'ai même collectionné les monnaies chinoises anciennes très intéressantes par leurs formes et leurs origines.*»

C'est auprès d'horlogers européens employés par Vrad, notamment un allemand du nom de J. Krüger, que Gustave apprit à rhabiller tout d'abord puis à réparer les pendules dont les complications, faites de mélodies ou de mouvements actionnant certaines parties du décor, demandaient patience, minutie, ainsi qu'un grand savoir-faire. Il aurait ensuite aussi suivi un cursus à l'École d'horlogerie de Genève. Très habile dans l'entretien et la manipulation des montres, il se serait même vu proposer, et ce par deux fois en 1923 et 1929, un poste de conservateur à la Cité interdite. En effet, suite à la chute des Qing, les Chinois bien empruntés s'étaient trouvés en charge du fabuleux trésor impérial qui contenait un grand nombre de pendules et automates occidentaux. Les mécanismes, à la fois complexes et extrêmement fragiles, nécessitaient les bons soins de mains expertes. On ignore pourquoi Gustave déclina l'offre, mais il confiera plus tard l'avoir regretté. Dans sa correspondance,



Tianjin 1925, Gustave Loup en costume de mandarin.
Musée de l'horlogerie du Locle, Suisse.

il explique qu'« *il était considéré comme Chinois étant né à Tianjin et que les lois chinoises admettaient qu'un étranger, né en Chine, intellectuel, puisse obtenir une place de fonctionnaire* ».

Il renchérit même sur le fait que « *les Chinois préféraient avoir un Européen à ce poste très important pour la raison que la direction chinoise n'était pas très compétente, qu'il disparaissait des objets, ou que des objets anciens étaient échangés contre des copies modernes.* » Gustave possédait également une formation de bijoutier-joaillier qu'il avait probablement acquise dans une maison genevoise.

C'est aux alentours des années 1920 que Gustave Loup mit en place un commerce d'antiquités entre la Chine et la Suisse. Des bijoutiers de la place genevoise, dont René Tardy (1844-1923), lui servaient, au départ, d'intermédiaires. Ils réceptionnaient les pièces envoyées depuis Vvard à Tianjin ou une maison du nom de Loukouta & C^o à Pékin, s'occupaient des formalités douanières, recevaient les clients et tenaient pour lui une comptabilité. Monsieur Tardy était un joaillier particulièrement réputé pour les montres-bijoux qu'il concevait, se fixant sur un doigt ou dans une boutonnière, et pour lesquelles il avait déposé un brevet en 1911 : « *des chefs-d'œuvre de mécanismes affectant les formes les plus variées, d'insectes aux élytres d'or enrichies d'émaux et de joaillerie, de papillons chatoyants, tous, mouvant leurs ailes et découvrant la petite montre [...] marchant avec précision, malgré ses dimensions minuscules.* » Ses créations extraordinaires partaient principalement pour l'exportation vers l'Inde et la Chine, revendues chez Vvard, notamment. En 1924, son fils Lucien (1878-1931) reprend à son compte la bijouterie paternelle et semble élargir le département oriental de son commerce, toujours en collaboration avec Gustave depuis Tianjin et Pékin. Une plaquette publicitaire de cette époque annonce : « *Importation directe de Chine, Grand choix d'objets d'art*

et variés de Chine – Jades blancs et verts – Potiches en porcelaine, céramique, cloisonnés, émaux, vases et coupes en agate, jade, etc. – Divinités, bouddhas en ivoire, bronzes, etc. – Étoffes et soieries – Tapis et foyers anciens – Tabatières en cristal peint et taillé, en améthystes, ivoires, porcelaine, laque, etc. etc. – Stèles en laques et ivoires, monnaies, etc. » Quelques années plus tard, Gustave ouvrira finalement sa propre boutique à Genève, La Chine antique, et en confiera la gérance, pendant ses longues absences, à son amie Anne Bouchard (née en 1897).

La maison sera florissante jusqu'à ce que les Japonais s'imposent en Chine par la force. Les achats et les exportations ne sont désormais plus possibles. Les difficultés rencontrées par Vvard sur place, la forte dévaluation de la monnaie chinoise, ainsi que les prémices de la guerre en Europe mettront Gustave en faillite. Il finira sa vie dans la cité de Calvin, occupant un vaste appartement au Quai des Bergues où s'entassaient pêle-mêle antiquités européennes et chinoises, meubles, orfèvrerie, potiches, magots, horloges et bien d'autres choses encore. Ses problèmes financiers, la guerre ainsi que les complications diplomatiques feront que Gustave, de retour en Suisse à partir de 1929, ne retournera jamais plus en Chine. Il y aura vécu trente-quatre ans, par étapes, et n'aura eu de cesse d'étudier cette fascinante culture, rédigeant des articles, traduisant de nombreux textes. À sa mort en 1961, une vente aux enchères achèvera de disperser tous ses trésors, patiemment accumulés, et qui avaient servi à lui assurer de maigres revenus jusqu'à la fin. Il avait bien été marié avec la jolie Marie-Véronique Métral (née en 1882), mais le couple, divorcé, n'aura pas de descendance. Lorsqu'il parlait de sa vie, Gustave expliquait qu'« *elle consistait en deux existences toutes différentes; celle de Chine, Tianjin et Pékin, [...] la plus belle; et celle de Suisse, d'Europe, moins captivante.* » Les deux frères de Gustave, de retour en Suisse avec l'avènement des communistes, semblent avoir également partagé cette nostalgie.

Épilogue

Les pages jaunies du courrier d'Alfred Baur, précieusement conservées dans des classeurs fédéraux, méthodiquement rangées par ordre alphabétique et chronologique, nous offrent une abondante correspondance entre les deux hommes. On ne sait pas quand, ni comment ils se rencontrèrent, mais les premières lettres apparaissent dès 1923. Un an plus tard, Gustave Loup reçoit le collectionneur et son épouse à Pékin. Il leur servira de guide. Un certain respect tout d'abord puis une relation de confiance s'instaurent entre les deux Suisses qui échangent de nombreuses considérations sur la Chine, sa culture et les curios. Baur se laisse séduire, il achète beaucoup d'objets, parfois même par lots entiers. Il prend ensuite le temps de la réflexion,

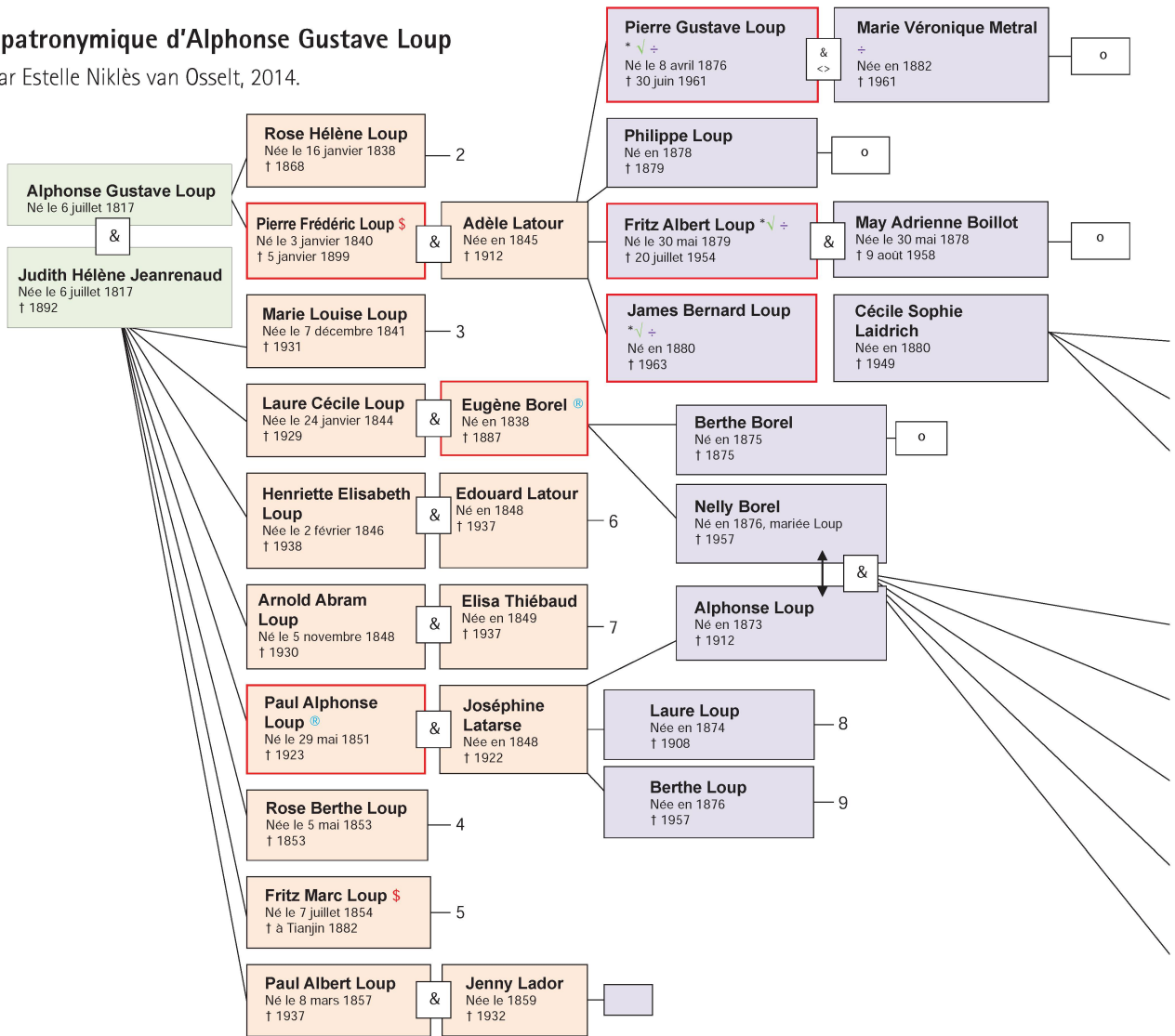
les considère avec attention, conserve les plus beaux et revend les moins convaincants. Avec le temps, le goût du collectionneur s'aiguise, ses exigences s'affinent et il se met en quête de pièces spécifiques. Même si Gustave Loup ne détrônera jamais le marchand japonais Tomita Kumasaku (1872-1953) dans la constitution de ses collections, Alfred Baur aura toujours pour lui une affection particulière. Peut-être possédaient-ils en commun la témérité des esprits pionniers, partis à l'aventure au bout du monde? Il n'en demeure pas moins que de nombreuses pièces aujourd'hui conservées dans les murs de la Fondation – la majorité des flacons à tabac ainsi que des robes impériales et textiles brodés, par exemple – sont issues du commerce des Loup de Chine.

Estelle Niklès van Osselt

Estelle NIKLÈS VAN OSSELT, née en 1972 à Genève, lauréate du prix Ardit en 1998 pour son mémoire de licence, obtient son doctorat ès lettres en 2006 après des études d'histoire de l'art, de sinologie et d'archéologie dans les universités de Genève, Londres (SOAS) et Pékin (Peking University). Après avoir travaillé comme conservateur pour la Fondation d'art contemporain chinois Guy & Myriam Ullens, qui chapeaute un musée dans le quartier artistique 798 de Pékin, elle rejoint la Fondation Baur, Musée des arts d'Extrême-Orient à Genève, où elle exerce depuis la fonction de conservateur-adjoint. Spécialiste des jeux de mots dissimulés dans les images chinoises, elle est l'auteur des ouvrages : *Cinq Bonheurs, Messages cachés des décors chinois*, paru en 2011 et de *L'Asie rêvée, dans les collections Baur et Cartier*, paru en 2015. Ses recherches actuelles portent sur les liens interculturels qui se sont lentement noués entre la Suisse et la Chine à partir du XIX^e siècle.

Descendance patronymique d'Alphonse Gustave Loup

Tableau réalisé par Estelle Niklès van Osselt, 2014.

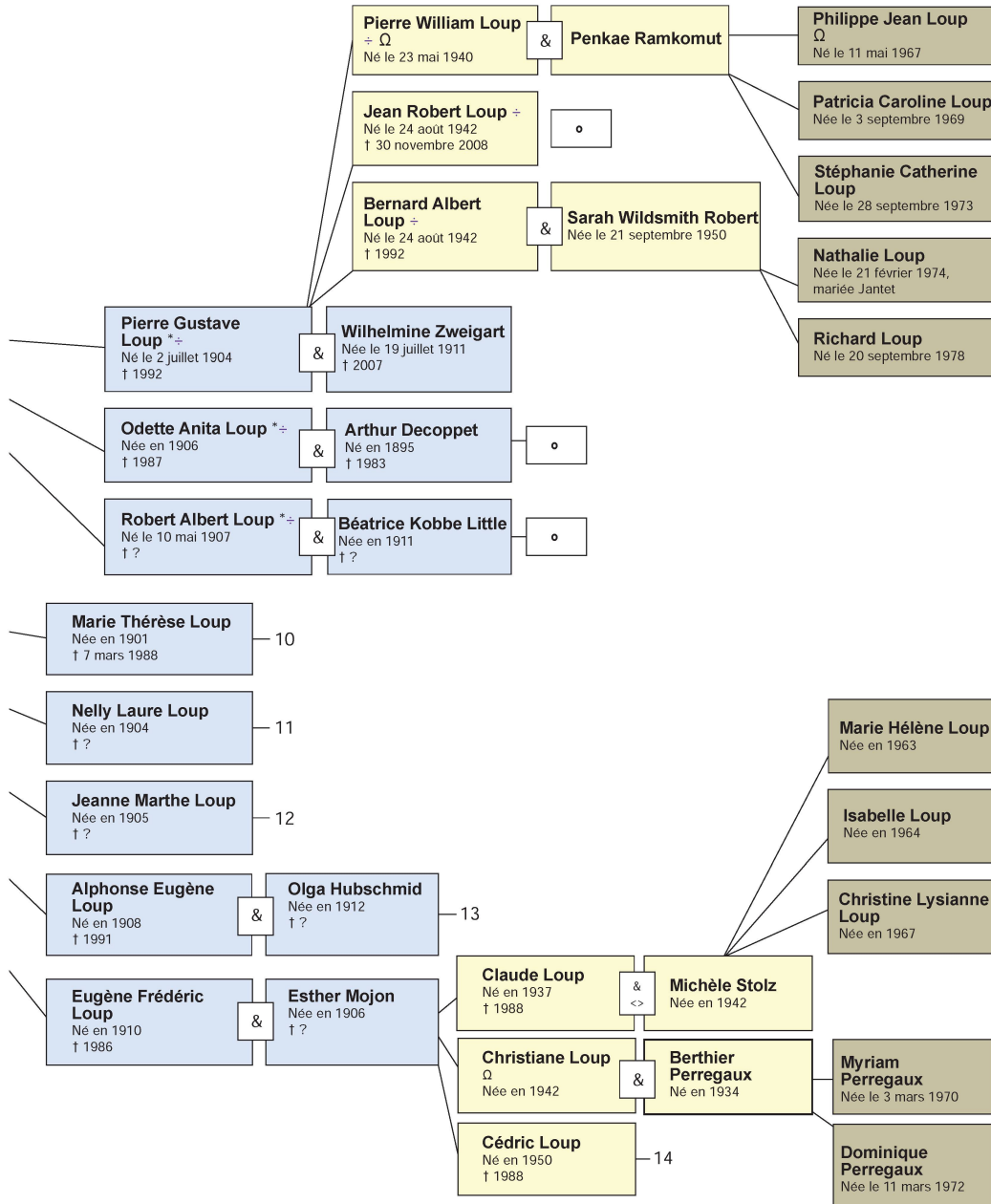


Légende :

- + décès
- & mariage
- <> divorce
- * né en Chine
- o sans descendance

- \$ premiers propriétaires Loup de la maison L.Vrard et Cie
- Ⓜ ira en Chine mais rentrera définitivement
- ✓ héritiers des activités de la maison L.Vrard qui se transforme en « Loup frères S.A. »

- + propriétaire d'actions de la société « Loup frères S.A. »
- ↔ mariage entre cousins
- Ω descendants rencontrés
- Personnages qui nous intéressent plus particulièrement dans le récit



Annexe : Famille Loup, branche vaudoise de Rougemont (Pays d'Enhaut)

Notice généalogique réalisée par Pierre-Yves Favez, 2014

La famille Loup installée à Fleurier NE puis émigrée ensuite en Chine est issue d'Alphonse Gustave Loup (*1817) qui épouse Judith Hélène Jeanrenaud (1813-1892), dont il eut dix enfants. On peut remonter la filiation en passant par les registres paroissiaux forains de Rougemont VD, soit depuis les annonces de mariage d'Alphonse Gustave. Il n'y a malheureusement pas de dossier généalogique sur cette famille aux Archives cantonales vaudoises (ACV).



Armoiries Loup de Rougemont enregistrées aux Archives cantonales vaudoises (Rappard pl. 79, Loup 2).

La filiation de cette famille remonte à JEAN et PIERRE LOUP très vraisemblablement frères et nés à la fin du XVII^e siècle ou du moins dans sa seconde moitié.

Si la famille Loup compte parmi les plus anciennes de Rougemont, où elle est attestée au moins dès 1461 ; ses armoiries sont en revanche très récentes, ayant été créées en 1958 par les Archives cantonales vaudoises, qui ont apporté une brisure à celles de la branche de Noville et se sont aussi inspirées des armoiries communales. Il s'agit d'armes parlantes qui se blasonnent : *de gueules au loup ravissant d'argent sur deux monts de sinople*.

Le motif de cette création était que l'*Armorial vaudois* de Donald L. Galbreath, base prise par les Archives cantonales pour l'enregistrement des armoiries familiales vaudoises, ne connaissait en 1936 que celles de la branche émigrée à Yverdon : on s'était donc simplement soucié de combler une lacune apparente.

Le loup figure déjà sur le blason de la branche de Noville (*un loup passant sur trois monts*, émaux inconnus, apparaissant sur un cachet du XIX^e siècle), alors que les deux monts et les émaux proviennent de l'écu de la commune de Rougemont (*de gueules à la grue d'argent essorant sur un mont à deux coupeaux de sinople*). On peut noter en passant que les armoiries les plus anciennes sont celles de la branche d'Yverdon, mais elles ne sont pas parlantes : *d'azur au poisson d'argent, courbé en pal* – c'est une reprise des armes Wolff de Zurich sur un vitrail de 1775.

La branche du Val de Travers qui séjourna en Chine et à Genève a porté un blason bien différent, dessiné de manière un peu fantaisiste (voir la position des monts...) par Georges Hantz à Genève en 1918 et qui paraît se blasonner ainsi : *parti, d'argent à un arbre mouvant d'un mont à trois coupeaux, et d'azur à l'arbalète posée en pal*.



Armoiries Loup de Montmagny à Neuchâtel
(Jéquier, AN II, p. 44 fig. 212).



Dessin Hantz
(Collection privée Armoiries Loup Chine 1918).

Il ne s'agit évidemment pas d'armes parlantes puisque les deux loups (dont l'un est contourné) figurent parmi les ornements extérieurs, étant assis au pied de l'écu. Il s'agit en fait d'un emprunt aux armoiries de la famille Loup de Montmagny dont une branche a été reçue bourgeoise de Neuchâtel en 1768, mais avec une variante dans laquelle les trois monts du premier parti prennent la place d'une terrasse!

En effet, selon les frères Jéquier, Henri Loup, qui fut mousquetaire en 1842, portait un *parti, au un de gueules à un arbre de sinople mouvant d'une terrasse du même, au deux d'azur à une arbalète d'or*. Il en existe aussi une variante avec des émaux différents, puisque dans les armoiries d'Auguste Loup, mousquetaire en 1824, le premier champ et l'arbalète étaient d'argent.

La même branche a aussi porté des armoiries parlantes bien plus simples, qui se blasonnent: *de gueules au loup ravissant d'argent sur un mont à trois coupeaux de sinople* et dont un sceau a été tiré à partir d'une bague.

Elles semblent s'être inspirées des armes de la branche de Noville, le loup changeant de position, de passant devenant ravissant, et elles ne se différencient de celles enregistrées par les Archives cantonales vaudoises que par le nombre de coupeaux du mont. Elles n'en sont donc finalement qu'une variante... Il faut toutefois préciser qu'elles pourraient bien être les plus anciennes connues: en effet, d'après le «Tableau des armoiries des anciennes familles (vivantes) de Rougemont» établi en 1979 par Robert Loup, cité par François Rappard (Loup 1), elles dateraient de 1687... mais ce document n'est malheureusement pas référencé et ne peut par conséquent être situé⁵.

⁵ Sources: ACV, fichier héraldique Loup de Rougemont; GALBREATH, Donald Lindsay, *Armorial vaudois*, t. 2, Baugy sur Clarens: auteur,



Photographie du sceau aux armes parlantes
(Collection privée 3923).

Première génération (au val de Travers)

JEAN LOUP, de Rougemont, décédé avant 1744, époux de MARTIENNE LAURIER (attestée pour le troisième enfant seulement), domicilié à Buttes, père de :

1. PIERRE, baptisé dans l'église de Buttes, comté de Neuchâtel, présenté par Pierre Loup et par Jeanne Reuge de Buttes le 30 novembre 1712, qui suit.
2. JEANNE MARIE, baptisée le 22 octobre 1713, présentée par Balthasar Vaucher, notaire, et par Jeanne Leuba sa femme.

1936, rééd. Genève: Slatkine, 1977, p. 309 et fig. 1270 + pl. XXXVI (Loup II); RAPPARD, François J., *Armorial vaudois (1936-1964)*, Genève: Slatkine, 1996, p. 64 et pl. 79 (Loup II); JÉQUIER, Léon et JÉQUIER, Michel, *Armorial neuchâtelois*, t. 2, Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, p. 44 et fig. 212; DESSEMONTET, Olivier, *Armorial des communes vaudoises*, Lausanne: Spes, 1972, p. 214. – Première mention: GÉTAZ, André, *Le Pays d'Enhaut sous les comtes de Gruyère*, Château-d'Oex: Éditions du Musée du Vieux Pays d'Enhaut, 1949, p. 35.

3. JEAN LOUIS, baptisé le 23 avril 1715, présenté par Abraham Reuge de Buttes et par Magdelaine fille de Guillaume Reuge de Buttes. Il est parrain de sa nièce Marie Madeleine en 1744.

Seconde génération

PIERRE LOUP, de Rougemont, fils de Jean Loup et filleul de Pierre Loup probablement son oncle, domicilié à Buttes, né à Buttes en 1712, décédé avant 1770, épouse vers 1743 SUSANNE CHÉDEL des Bayards, dont il a :

1. MARIE MADELEINE, baptisée le 8 mai 1744; parrain: son oncle Jean Louis Loup; marraine: sa tante Marie Madeleine Chédel.
2. ELIE, baptisé le 23 janvier 1746; parrain: Jean Jacques Lequin, négociant; marraine: Jeanne Marie Vaucher, femme du parrain. Il est parrain de sa nièce Rose Marguerite en 1770.
3. PIERRE HENRY, baptisé le 7 janvier 1748; parrain: le sieur Pierre Henry Vaucher de la Croix; marraine: Susanne Reymond, femme du parrain, qui suit.
4. SUSANNE MARIE, baptisée un dimanche de février 1750; parrain: Jean fils d'Elie Chédel; marraine: Jeanne fille de feu Jean Chédel des Bayards. Elle est marraine de son neveu Charles Henri en 1781.

Troisième génération

PIERRE HENRI LOUP, bourgeois de Rougemont, domicilié à Fleurier, né à Buttes fin décembre 1747 ou début janvier 1748, épouse en 1770 MARIANNE GUYE fille de feu Jean Jacques Guye, du Petit Bayard, dont il a :

1. ROSE MARGUERITE, née à Fleurier le 5 juin 1770, baptisée le 18 août; parrain: Elie Loup, frère du père; marraine: Rose Jeanne Renaud, de Môtiers. Elle est marraine de son frère David Auguste en 1790.

2. JEAN LOUIS, né à Fleurier le 30 janvier 1772, baptisé le 9 février; parrain: J. David Bovet; marraine: Jeanne Marie Dubois sa femme. Résidant à Fleurier, il épouse vers 1800 Jeanne Henriette Bovet de la Resse. Il est parrain de sa nièce Henriette Adèle en 1802.
3. PIERRE FRÉDÉRIC, né à Fleurier le 26 novembre 1773, baptisé le 12 décembre; parrain: Pierre Guye, frère de la mère; marraine: Marianne Bugnon, qui suit.
4. MARIANNE ELIZABETH, née à Fleurier le 28 août 1775, baptisée le 17 septembre; parrain: Jacques Wolff, demeurant aux Bayards; marraine: Elizabeth Guye, sa femme.
5. PIERRE HENRY, né le 16 novembre 1777, baptisé à Fleurier le 30 dit; parrain: Pierre Henry fils de Pierre Henry Bovet de Fleurier; marraine: Jeanne Marie fille de Pierre Jequier dit Chez Perroud.
6. CHARLES HENRY, né le 7 décembre 1780, baptisé à Fleurier le 6 janvier 1781; parrain: Louis fils du sieur Jean Jacques Henry Vaucher; marraine: Susanne Marie Loup, sœur du père. Il est parrain de sa nièce Marianne Isaline en 1800.
7. SUSANNE CATHERINE, née le 25 novembre 1785, baptisée à Fleurier le 7 janvier 1786; parrain: Frédéric fils du sieur Henry Berthod dit Esaïe; marraine: Susanne Catherine fille de Daniel Abran Vaucher.
8. MARIE JULIE, née le 3 mars 1788, baptisée à Fleurier le 18 avril; parrain: François Wolf; marraine: Marie Julie Wolf née Giroud, sa femme.
9. DANIEL AUGUSTE, né le 31 décembre 1790, baptisé à Fleurier le 26 février 1791; parrain: Jean David fils d'Antoine Jéquier; marraine: Rose Marguerite Loup, sœur de l'enfant.

10. MARIE LOUISE, née le 20 novembre 1792, baptisée à Fleurier le 26 dit; parrain: Pierre Frédéric Loup, frère de l'enfant; marraine: Marie Charlotte fille de Daniel Huguenin.

Quatrième génération

PIERRE FRÉDÉRIC LOUP, de Rougemont, demeurant à Môtiers-Travers, né à Buttes en 1773. Il est parrain de sa sœur Marie Louise en 1792. Il épouse en 1798 Louise Henriette Bobillier, fille de Jonas, de Môtiers-Travers, dont il a:

1. CHARLES AIMÉ, né le 31 mars 1799, baptisé à Môtiers le 20 avril; parrain: Charles Daniel Bobillier, frère de la mère; marraine: Marie Isabeau, fille de Daniel Louis Borel de Couvet, bourgeois de Neuchâtel.
2. MARIANNE ISALINE, née le 18 juin 1800, baptisée à Môtiers le 5 juillet; parrain: Charles Henri Loup, frère du père; marraine: Susanne Marguerite Tinembard. Elle est marraine de son frère Alphonse Gustave en 1817.
3. HENRIETTE ADÈLE, née le 4 mai 1802, baptisée à Môtiers le 12 juin; parrain: Jean Louis Loup, frère du père; marraine: Henriette née Bovet sa femme.
4. ALPHONSE GUSTAVE, né le 6 juillet 1817, baptisé à Môtiers le 9 août; parrain: Alphonse fils de Jean David Jequier de Fleurier; marraine: Marianne Isaline Loup, sœur de l'enfant.

Cinquième génération (en Chine)

ALPHONSE GUSTAVE LOUP, fils de Pierre Frédéric Loup, né en 1817, Il épouse en 1837 JUDITH HÉLÈNE JEANRENAUD, née le 4 juin 1813 et décédée en 1892, fille d'Abram David Jeanrenaud et de Rose Marguerite née Clerc, de Môtiers-Travers, dont la descendance se trouve sur le tableau généalogique qui précède.

Bibliographie sélective

- CHAPUIS, Alfred, *La montre chinoise*, Neuchâtel: Attinger Frères, 1919, 272 p.
- CHAPUIS, Alfred, «Gustave Loup», in *À travers les collections d'horlogerie*, Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, 1942, chapitre 11, p. 147-165.
- DIDIER, Mélanie, TELLIER, Arnaud *et al*, *Le miroir de la séduction, prestigieuses paires de montres «chinoises»*, Genève: Patek Philippe Museum, 2010, 174 p.
- LANG, Xiuhua et QIN, Xiaopei, *Clocks and Watches of the Qing Dynasty, From the Collection in the Forbidden City*, Pékin: Foreign Language Press, 2002, 208 p.
- ZHANG, Pu et GUO, Fuxiang, *L'art de l'horlogerie occidentale et la Chine*, Pékin: China Intercontinental Press, 2005, 152 p.